

**CRISTINA ÁLVARES**  
Universidade do Minho  
[calvares@ilch.uminho.pt](mailto:calvares@ilch.uminho.pt)

*De la publication littéraire du XXI<sup>e</sup> siècle éditée ou reconnue en France et en français par les instances de légitimation, quelles tendances thématiques, stylistiques ou autres, - exemples à l'appui -, peut-on déjà assurément dégager et caractériser ?*

L'abondance et la fluctuation de la production littéraire sont telles qu'il est impossible d'en avoir une vision globale. Ma perspective est forcément très partielle et fragmentaire.

Tout d'abord il me semble qu'il y a une tendance réaliste massive. La littérature cherche à saisir le monde dans son instabilité, dans son étrangeté et aussi dans son hostilité. Car l'accélération des changements et des bouleversements causés par la mondialisation, notamment géopolitiques, idéologiques et technologiques, fait qu'on peine à s'y adapter, qu'on n'a pas le temps de s'y faire. L'impact des mutations dans notre forme de vie produit l'impression que les significations que nous leur donnons sont très rapidement dépassées par un réel qui fait irruption dans notre cadre de pensée et d'action, marqué dès lors par l'inconsistance et la précarité. Je crois que c'est cette perception (qui peut-être s'avérera illusoire après-coup) que nous avons de subir des mutations à grand impact, c'est cette désorientation face à un réel qui ébranle notre compétence sémantique, qui pousse les écrivains à s'intéresser de très près aux différents modes de manifestation du réel depuis le plus lourd et traumatique jusqu'au plus plat et banal.

Il est ainsi possible de distinguer différents réalismes. Il y a le réalisme de l'insignifiance de la banalité quotidienne dont Philippe Delerm est le représentant majeur. Raconter les menus plaisirs et les petites phrases qui composent l'esthétique du

quotidien, n'est-ce pas une façon de s'assurer une réalité stable dans laquelle les petits riens de la vie nous tiennent à l'écart de la lourdeur des grandes métamorphoses ? Il y a le réalisme magique (Sylvie Germain, Antoine Volodine, Maryse Condé) qui invente quelque chose de plus étrange que ce qui se passe pour donner la (dé)mesure de l'étrangeté et de l'hostilité du monde, pour signifier finalement que la décomposition de la réalité par le métamorphique est devenue la norme. Dans un registre tout à fait différent qui n'a rien de magique, l'œuvre d'Amélie Nothomb nous dit que la crise du lien intersubjectif découle de l'affaiblissement de la frontière qui doit réguler la bonne distance des rapports humains. Sans cette fonction symbolique de la frontière, l'autre devient un prochain trop proche, une présence massive et asphyxiante insupportable. Les romans de Nothomb racontent l'affrontement à la proximité excessive de l'autre avec qui le rapport devient alors impossible. L'*overproximity* qui résulte de la décomposition du symbolique est un mode du réel. Il y a aussi le réalisme qui se dit dans la forme autobiographique et ses dérivés ou déclinaisons : autobiographie romanesque, autofiction, fiction autobiographique, récit de vie, témoignage et autres formes du roman de la famille.

C'est le registre préféré de la littérature migrante et post-migrante produite par des auteurs frontaliers dont l'histoire porte un regard subjectif sur l'Histoire, au carrefour de l'intime et du politique. Ce sont des récits d'expériences plus ou moins dramatiques ou traumatiques qui problématisent l'identité et l'appartenance (linguistique, nationale, culturelle). On peut citer Azouz Begag, Maryse Condé, Calixthe Belaya, Léonora Miano, Malika Mokeddem, Chahdortt Djavann, Abnousse Shalmani, Marjane Satrapi, Zahia Rahmani, Faïza Guène. Étant donné l'augmentation exponentielle des flux migratoires, il est prévisible non seulement que la littérature produite par des exilés et leurs descendants aura un bel avenir mais aussi qu'une tendance se formera exprimant le point de vue de ceux qui étaient déjà là et se sentent égarés chez eux. *Soumission* de Michel Houellebecq, *Alyah* d'Éliette Abécassis, *Rue Jean-Pierre Timbaud* de Géraldine Smith, vont dans cette direction. Et il y a finalement le réalisme qui penche vers la non-fiction et que l'on retrouve dans le registre documentaire croisé avec le subjectif : récits non fictionnels à la première personne du

singulier, reportage littéraire, littérature factuelle (*Je suis noir et je n'aime pas le manioc* de Gaston Kelman, *Rue Jean-Pierre Timbaud* de Géraldine Smith).

Il y a aussi la tendance à la révision critique et à la réinterprétation de l'histoire littéraire, artistique et culturelle, visant à arracher à l'oubli des œuvres et des auteurs repoussés à la périphérie obscure de la mémoire collective, à réécrire des œuvres et à réinterpréter des vies. C'est ce que font Pierre Michon (*Vies minuscules, Mythologies d'hiver, Vie de Joseph Roulin*) et Pascal Quignard (*Petits traités, Rhétorique spéculative, Dernier royaume*). Chez Quignard, la réinterprétation du phénomène humain est traversée par une réflexion théorique tissée en dialogue avec les sciences sociales et humaines. Réécrire les biographies d'individualités célèbres à partir d'un moment crucial de leur existence en récréant leurs pensées, mémoires, émotions, est ce qui caractérise l'exofiction. Éliette Abécassis le fait pour Freud (*Un secret de Freud*) ainsi que Salim Bachi pour Aristides de Sousa Mendes (*Le consul*). Réécrire des textes pour les recréer, pour en produire une version alternative et souvent polémique est ce que font, par exemple, Kamel Daoud dans *Meursault contre-enquête*, qui est une lecture postcoloniale de *L'étranger* et un hommage à Camus, ou Amélie Nothomb dans son dernier roman qui recycle le conte de Perrault *Riquet à la houppe*.

*Est-il légitime d'attendre de la critique que s'estompent les distinctions taxinomiques d'usage entre « littérature française » et d'autres figurations littéraires (notamment francophone, beur, migrante, etc.) qui voient le jour en contexte hexagonal ?*

Il est légitime de l'attendre pour autant que les auteurs contestant leur propre classement dans des catégories comme francophone, beur, migrante, ne manquent pas. Mais le discours critique et théorique suit sa propre logique interne. Ces catégories se sont installées et ont fait preuve d'utilité ou de commodité. La catégorie *beur*, par exemple, reconnaît l'existence d'une littérature produite par les enfants et les petits-enfants des maghrébins immigrés lors de la décolonisation. Elle rend compte des circonstances historiques de la naissance de cette littérature, de son développement et de sa vitalité qui en font un phénomène particulier en France.

Malgré l'effet délégitimant et en quelque sorte ghettoïsant, de l'étiquette *beur*, malgré le déterminisme ethnoculturel qu'elle implique, elle permet cependant de distinguer et de valoriser l'énergie, la créativité, l'originalité de cette communauté issue de l'immigration qui s'est consolidée et implantée socialement et culturellement depuis les années 1980. Éliminer le label *beur* aurait l'avantage d'intégrer cette littérature dans la littérature française, ce qui est d'ailleurs revendiqué par pas mal d'écrivains, notamment par Mohamed Razane. Mais ne serait-ce pas aussi annuler la spécificité historique de cette littérature dans son attachement au mouvement politique au sein duquel elle est née ? Je pense que le discours théorique et critique garde ces désignations parce qu'elles sont économiques, elles compactent des explications et des récits qu'il n'a donc pas besoin de développer.

*Quelles retombées les nouvelles mouvances de création littéraire suscitent-elles dans / sur la critique et la théorisation littéraires ?*

Y a-t-il encore de la théorie ? Après l'échec du projet scientifique du structuralisme qui aspirait à naturaliser et/ou à mathématiser les sciences sociales et humaines, on est entré dans l'ère postmoderne de l'éclectisme théorique et méthodologique, de « l'anarchie cognitive de la post-théorie », selon les termes d'Aguiar e Silva. On revient à la description empirique des textes, à l'histoire littéraire. L'autofiction, l'autobiographie, le récit de vie, l'écriture de soi favorisent des approches qui recyclent le modèle vie-et-œuvre. La dévalorisation poststructuraliste de la structure formelle des textes littéraires conduit à des lectures où l'on se retrouve nez à nez avec le contenu, avec le sens. On a mis de côté l'idée que le sens est une saveur, comme disait Lévi-Strauss, une saveur qui résulte de la combinaison des ingrédients, autrement dit le sens n'est pas *a priori*, il n'est pas donné immédiatement, c'est un effet. Si à l'époque structuraliste le sens était trop léger, trop mince, à présent il est devenu obèse. Ces lectures font souvent découler le sens des textes directement de leur contexte historique et de leur environnement immédiat (matériel, médiatique, institutionnel).

Il est sans doute très important et très intéressant de situer une œuvre dans la dynamique des discours, des images et des pratiques qui la concernent, mais j'ai

l'impression, peut-être à tort, que ces analyses pâtissent d'une forme d'inertie qui est celle qui épuise le sens du texte dans la contingence du contexte. La littérature migrante dans laquelle l'histoire du personnage est déterminée par la grande Histoire (guerres, révolutions, persécutions), pousse également aux approches basées sur la continuité texte-contexte. Si bien que l'on ne fait plus de distinction entre auteur et personnage, entre réalité et fiction (par exemple chez Chahdortt Djavann). La tendance herméneutique dominante consiste dans la corrélation, implicite ou explicite, entre la continuité texte-contexte et le rapport postulé immédiat de l'écrivain à sa culture ou cultures (thématiques de l'appartenance et de l'identité). Nous sommes plongés dans une sorte de pan-culturalisme où la culture est devenue un paradigme omnivore qui préside à tous les domaines d'activité, qui se décline sous de nombreux préfixes (multi-, trans-, inter-, méta-contre-, sous-, *etc.*), qui s'arroge le statut de nature humaine (tout ce qui est humain est culturel, la culture est notre nature, elle nous tient à même la peau, *etc.*), qui est angélisée comme expérience du rapport immédiat à la Mère sous forme de cultures d'origine, langues maternelles, traditions, atavismes collectifs.

La culture constitue un massif et étouffant domaine de l'affect. Se développent ainsi des conceptions romantiques du culturel qui se présentent sous des aspects ethniques, religieux, sociaux, de genre, d'espèce, d'orientation sexuelle, et la théorie se pulvérise en des programmes politiques et idéologiques des *Cultural Studies* : *gender studies*, *gay studies*, *women studies*, *postcolonial studies*, *animal studies*. L'apport cognitif de ces domaines d'études est cependant très important. Ils ont puissamment contribué à problématiser, à renouveler et à enrichir le canon, à faire (re)connaître et à légitimer des œuvres historiquement, politiquement et socialement marginalisées. Mais à mon avis, il y a quelque chose d'inquiétant dans l'abandon du projet d'une rationalité scientifique alternative pour les humanités au profit de la primauté de l'affect.